

Ne plus prier : bénir !

Pour le juif, tout commence par le fait d'Être, avant même sa naissance. Il n'a pas besoins de penser pout être. De la même manière il peut échapper au concept d'« Être jeté » dans un champ d'être, comme un champignon au milieu d'une forêt, jeté dans l'absurde.

Raison pour laquelle le rôle des parents est fondamental, et que la mitswa d'être parents figure à la charnière de toutes les mitswot, car à travers le lien établit entre ceux qui me précèdent, mes géniteurs -par ma naissance- je perçois le lien avec *Celui* qui fait Être. Le problème de Sartre c'est qu'il coupe ce qu'il y a de positif dans ce lien. Car ils conçoivent l'existence non plus comme un don positif, une enchaînement de liens qui m'appelle à quelque chose ; non plus comme une parole qui s'adresse à moi mais comme un poids fatal impersonnel et absurde qui condamne toujours au tragique. Tragique qui s'entend à trouver ou à donner du sens à la vie. Mais *trouver* ou *donner du sens* à sa vie n'a aucun sens car un sens ne se donne pas, mais il se reçoit.

Concevoir l'être comme *il y a* ou *contingence* comme Sartre, ne fait qu'à attraper la nausée, surtout devant le sentiment d'être condamné.

Mais dans *l'Il y a* nécessité et contingence se fondent. Car même si *l'il y a* est la contingence, le fait que cela n'aurait pu ne pas être en même temps, constitue la plus absolue des nécessités. Car une fois qu'il y a, je ne peux plus faire que cela soit autrement. Pour le dire comme Sartre, le juif conçoit son existence comme une nécessité, mais plus exactement il le conçoit comme une élection.

Un appel à être afin d'être, car le but de la vie, c'est la vie¹ qui s'aime et qui en s'aimant, aime son Créateur, *kavod hachem* est ce qu'implique la naissance. Mais celui qui coupe la nécessité absolu de *l'il y a*, et qui donc ne loue pas la vie, ne loue pas dieu, peut se considérer comme étant le centre du monde, où tout l'être se ramène et dire : puisque je ne suis plus élu pour une fin plus grande, je vivrai comme une nécessité qui n'impliquera rien d'autre que moi. Telle nourrisson, qui vit sa vie comme étant la satisfaction de tous ses désirs, comme étant la mesure de toute chose.

Ce n'est pas encore la pensée sartrienne, car pour lui l'existence nous échappe, et donc nous sommes pris de nausée. Il est important de préciser qu'avant Sartre, chez Hegel notamment, le « Je » est l'absolu de lui-même, l'objectif philosophique était de faire en sorte que tout entre dans mes cadres de pensée.

Cette pensée trouve ses origines dans une rupture. Car même s'il y a une nécessité d'existence, car je suis là bien vivant par mon droit, je ne peux y voire aucun devoir, ignorer que je suis requis par un appel.

Deutéronome XXX : 19-20

19. Je prends à témoins aujourd'hui contre vous le ciel et la terre ; j'ai mis devant toi la *vie* et la mort : la *bénédiction* et la malédiction ; *choisis la vie afin que tu vives, toi et ta postérité*

20. *Pour aimer l'Eternel ton Dieu*, pour obéir à sa voix et pour être attaché à lui, *car (en) lui est ta vie et la prolongation de tes jours*, pour que tu demeures sur la terre que l'Eternel a confirmé par serment à tes ancêtres, à Avraham, à Iitshak et à Yaacov.

Esäü vient de Isaac, donc Esäü est donc une possibilité d'Isaac. Isaac est la caractérisation de la *middat ha-din*, la *midda* d'une nécessité parfaite selon laquelle "je n'ai que ce que je mérite" ; "à chacun selon ce qui lui revient".

Mais il y a deux manières de comprendre cela. Soit comme Isaac : "Je comprends que ce que j'ai et je dois le mériter. Je comprends que ce que j'ai n'est pas à moi, car cela m'a été octroyé, je dois être alors méritant pour recevoir". Donc ma vie doit être une justification de ce bienfait. Or, le fait d'être né est une chose qui m'a été accordée alors que selon la *middat ha-din* "je n'ai que ce que je mérite, or avant d'être né, je n'ai rien mérité, par définition car je ne suis pas né ; toute ma vie je dois donc la passer à mériter ce bienfait". Comment ? En étant un sacrifice. Isaac est durant toute sa vie le symbole du sacrifice. Que dit le sacrifice ? "Ce n'est pas à moi, cela m'a été donné, je suis donc prêt à te le rendre".

Dire que mon existence doit être justifiée à tout moment, par la possibilité du sacrifice, afin de vivre. La vie l'exige, car celle-ci vient selon nos mérites. Mais Esäü ne dit pas cela. Esäü se sert de cela. C'est la deuxième manière. Esäü se dit : "Puisque j'existe, c'est une nécessité". Ma présence comme nécessité de fait. Alors qu'Isaac comprend que la naissance doit se mériter, car on peut mériter de naître avant de naître, rétrospectivement.

Toute l'existence juive consiste à justifier la naissance.

Toute l'existence d'Esäü, qui donnera Amalek, à dire : "Je suis né, je suis là pour profiter, puisque c'est une nécessité, autant la déployer, en profitant pleinement de la vie". Je dois ramener tout l'être à moi. Quand le judaïsme emploie la formule ambiguë : « *bichvili nivra 'olam* » « c'est pour moi que monde a été créé », c'est exactement l'ambivalence des deux : oui, *bichvili nivra 'olam* : "c'est par moi que je dois rendre louange de ce monde créé", et il ne faut pas l'entendre : "sous le soleil je jouis de mon existence".

La *middat ha-din* ne peut donner quelque chose de bon, elle ne peut éviter l'écueil d'Esäü, qu'à un seul prix : découvrir par-delà elle la *middat ha-hakhamim*, ce que fait Jacob. Car la *middat ha-din* se vit comme une nécessité qui est en réalité un don, malgré l'antinomie. Cette bonté n'est que le pur produit de la contingence. Le don est gratuit, alors que le *din* est une *raison suffisante*.

Malgré le caractère antagoniste, le principe du *din* peut être pris dans deux directions, soit comme Esäü soit comme Jacob. La direction d'Esäü consiste à dire : "Je n'ai que ce que je mérite (principe du *din*) or je suis né, donc cette existence me revient de droit, et tout ce qui suit de cette existence. Ainsi ma jouissance du monde s'impose, quitte à vivre du meurtre (« *par le meurtre tu vivras* » lorsqu'Isaac bénit Esäü)". Logique, car tout ce qui n'est pas moi, tout ce qui contredit cette nécessité que je suis, n'est pas réel. Vivant comme une *nécessité d'existence*.

Soit la direction de Jacob : "Je suis né mais ce qui a motivé ma naissance, en amont de ce *din*, c'est un don". Car au départ de toute existence, il n'y a pas la nécessité, là où dieu commence à peine à agir : il y n'a que bonté. Pour créer il faut le *din* donner une part d'existence à chacun - afin d'imposer des limites à l'infinité du don. N'ayant pas mérité de naître, je dois le mériter et toute ma vie doit justifier ce don, qui m'a été fait, pour prendre cette *nécessité d'existence* latente et la rendre vraiment nécessaire.

« Ne plus prier : bénir »² afin de justifier son existence à chaque instant, puisque c'est la vie qui se ressaisit elle-même et qui loue par là-même le *Créateur*.

² Nietzsche, *Volonté de puissance*, I, § 30